

Études d'histoire religieuse



Micheline Lachance, *Paul-Émile Léger. Le dernier voyage*, t. 2 [3], Montréal, Éd. de l'Homme, 2000, 361 p.

Denise Robillard

Volume 67, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006794ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006794ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robillard, D. (2001). Review of [Micheline Lachance, *Paul-Émile Léger. Le dernier voyage*, t. 2 [3], Montréal, Éd. de l'Homme, 2000, 361 p.] *Études d'histoire religieuse*, 67, 323–326. <https://doi.org/10.7202/1006794ar>

Micheline Lachance, *Paul-Émile Léger. Le dernier voyage*, t. 2 [3], Montréal, Éd. de l'Homme, 2000, 361 p.

Il ne s'agit pas du tome 2 mais bien du tome 3 d'un ensemble dont le tome 1, *Le prince de l'Église*, couvrant la période de la naissance à 1959 a été publié en 1982. Le tome 2, *Dans la tempête*, traitant de la période de 1959 à 1967, a paru en 1986. Le présent ouvrage paraît quatorze ans plus tard, à la demande expresse de Léger qui avait suggéré de ne le publier qu'après sa mort.

On ne peut parler de « biographie » au sujet de cet ouvrage sans y ajouter quelques qualificatifs. Il s'agit d'une biographie autorisée et guidée, dont la documentation s'est faite sous la conduite de Léger qui s'est mis à la disposition de l'auteure, lui fournissant un bureau à l'archevêché de Montréal où il résidait en 1980, et qu'elle a dû quitter lorsqu'il a claqué la porte pour se réfugier chez les Sœurs de Sainte-Anne à Lachine (p. 267-268). Elle le suivra jusqu'à sa mort pour recueillir ses dernières confidences.

Il s'agit d'une narration vivante et bien menée où fourmillent les anecdotes, celles que lui fournit Léger. La structure de l'ouvrage est révélatrice. Une première partie intitulée « La cité de la charité » (p. 11-242) est consacrée à la période qui va de sa démission en décembre 1967 à son retour plus ou moins définitif d'Afrique en 1979, après s'être intéressé aux réfugiés du Vietnam, du Cambodge et de Thaïlande. Il lui a fallu du temps pour se rendre compte que son utopie, son rêve naïf de vivre auprès des lépreux s'avère irréalisable. Une mission qu'il avait choisie sans connaître la situation locale et sans avoir consulté les autorités religieuses et civiles qui s'occupent déjà des lépreux (p. 92, 115).

Le récit nous offre le spectacle affligeant d'un homme habitué à commander, peu enclin à remercier et à partager ce qu'il possède, qui considère ceux et celles qui l'entourent comme étant à son service et qui s'offusque quand ils ne sont pas disponibles. Il ne comprend pas qu'on ne lui confie pas de mission qui lui permette de se mettre en évidence. Il déclare agir par impulsion plutôt que par raison et a du mal à accepter les avis de M^{gr} Zoa et de M^{gr} Gantin qui ne lui cachent pas que sa présence est source de malentendus. Il apparaît comme un franc-tireur qui ne s'intègre pas aux efforts des autres, pas plus au Cameroun qu'au Québec, il met sur pied une entreprise privée en marge des œuvres de l'Église et refuse de se plier aux exigences d'une saine gestion, même quand la situation est catastrophique. Soucieux de ne pas perdre la face, il s'entête, récuse les conseils des autres et ne se rendra à l'évidence qu'après s'être trouvé « une nouvelle mission » auprès des enfants handicapés (p. 84-87, 139-140). Micheline Lachance

rappelle aussi qu'il a constamment cherché à obtenir à Rome une fonction qui lui aurait permis de quitter honorablement l'Afrique (p. 157).

La deuxième partie intitulée « Pour rendre le monde meilleur » (p. 243-343) s'ouvre sur un chapitre qui éclaire la nature de l'entreprise de l'auteure qui se met elle-même en scène : « Le cardinal et sa biographe » (p. 245-257). Micheline Lachance raconte sa première rencontre avec Léger, révèle sa disponibilité, ses confidences et ses reprises. Il lui apporte copie de documents pour justifier ses affirmations quand sa biographe ne paraît pas convaincue. Paul VI lui avait demandé d'écrire son autobiographie. Il l'a fait pour la période qui précède son arrivée à Montréal, mais il est paralysé devant la page blanche, et ne peut aller plus loin. Il lui remettra donc ses cahiers et elle prendra le relais. Il lui écrit de Rome en 1981 : « Chère Micheline, j'ai essayé d'être fidèle à ma mission (ce que vous essayez de prouver !) » (p. 342).

Après le premier contact en 1980 : « Je n'ose pas baiser la bague qu'il me tend, car le geste me semble incongru » (p. 246) ; le charme de l'homme d'Église opère et le courant passe si bien que Micheline Lachance peut bientôt écrire : « Je vais vers lui pour l'embrasser » (p. 304). La connivence est désormais parfaite. Léger la pilote sur les lieux de son enfance et en Afrique. Le retour à Montréal en 1979 marque le début d'une lente descente de Léger aux enfers de la désillusion. Plutôt que de se chercher une résidence à l'écart, c'est à l'archevêché qu'on le retrouve, accueilli par M^{gr} Grégoire.

Comme en Afrique, il cherche à prendre toute la place ; après avoir quitté l'archevêché, il s'installe chez les Sœurs de Sainte-Anne. Il n'y restera pas longtemps : « Ça me fatigue, toutes ces vieilles sœurs, car moi, je me sens encore jeune de cœur » (p. 269, 291). Il loge ensuite à la Fraternité de Val-des-Rapides, mais continue de chercher en vain une paroisse ou un diocèse d'accueil. Il finira pas s'installer auprès de ses confrères sulpiciens au Vieux Séminaire. On a droit au récit de tous les ragots et mesquineries dont Léger aurait été l'objet, certains rapportés sous le couvert de l'anonymat.

Au fil de ces pages, Micheline Lachance nous révèle tous les états d'âme, toutes les larmes et les frustrations de Léger. On éprouve de plus en plus de malaise devant un tel récit qui devient lassant et sonne faux. Les gens de son entourage finissent par n'apparaître que comme des repoussoirs de la personne de Léger. On s'étonne par exemple qu'aucun des sulpiciens qui ont vécu auprès de lui au Vieux Séminaire de Montréal pendant les dernières années de sa vie n'ait été interrogé, ce qui aurait permis de mettre quelques bémols aux affirmations. Et pourquoi n'avoir pas demandé à M^{gr} Zoa, à M^{gr} Grégoire et à bien d'autres, leur version des faits et des interprétations de Léger ?

Micheline Lachance écrit que pendant les dix dernières années de sa vie, Léger a été « un homme serein et rempli d'humour », « comme un sage africain », tout en continuant à rechercher l'affection qui le rend heureux. Pourtant, le chapitre XIX (p. 287-301) nous fait encore le récit de ses frustrations et de sa volonté d'imposer son point de vue. Ses voyages au Japon, à Calcutta, puis à Bangkok lui valent l'attention des journalistes à son retour. Il en profite pour critiquer les gouvernements, les organismes d'aide et les évêques canadiens et leur donner des leçons (p. 264, 323).

Léger monologue devant le père Legault à l'émission radiophonique « Le matin de la fête », et se fait inviter à tous les talk-show de l'heure (p. 287, 289). Mais il n'a pas renoncé à toutes ses ambitions. Il s'attriste de ne plus pouvoir porter de l'or et envie l'appartement princier qu'occupe à Milan son ami Sergio Pignedoli : « S'il venait ici, il n'oserait même pas suspendre ses vêtements dans les pièces mises à ma disposition » (p. 267-268). Est-ce sagesse d'affirmer : « J'ai connu l'apogée d'un christianisme authentique. J'ai tenu Montréal à genoux pendant dix-sept ans » ? (p. 292) et comment peut-on juger les prêtres qui quittent le sacerdoce comme incapables de s'adapter au monde actuel (p. 270) ?

Ce n'est qu'à l'avant-dernière page du dernier chapitre de l'ouvrage que Léger pose un regard critique sur son aventure africaine en plaidant la bonne foi. Micheline Lachance écrit : « Il avait l'habitude de plaider l'ignorance » : « Je m'en allais dans le vide, comme quelqu'un qui saute en parachute et ne sait pas si la toile va s'ouvrir ». Mais cette fois, il jugeait d'un œil critique ce geste maladroit qu'il a posé en toute bonne foi. « Que diriez-vous si demain, les journaux annonçaient que l'archevêque d'Abidjan venait à Montréal ouvrir une maison pour les victimes du sida ? C'est exactement ce que j'ai fait » (p. 342).

La citation des sources manque de rigueur. Ainsi, dans les trois volumes, Micheline Lachance a cité ma thèse de doctorat sous un titre erroné, en affirmant que j'avais fréquenté la « faculté de théologie » de l'Université d'Ottawa, alors qu'il s'agit du Département de sciences religieuses.

On peut reprendre au sujet de cet ouvrage le jugement que porte Roberto Perin sur le travail de Rumilly, « un chroniqueur préoccupé d'abord et avant tout par le désir de maintenir l'attention de son lecteur du début à la fin de son récit. Les portraits qu'il brosse de ses personnages sont très vivants, peut-être trop, avec toutes leurs singularités et excentricités ». (R. Perin, *Rome et le Canada*, p. 12.)

Un ouvrage à ranger à côté de la biographie autorisée de Céline Dion, ou mieux, au rayon des Mémoires, car il s'agit de mémoires livrés par la narratrice interposée. Dans la préface du 2^e tome, Claude Ryan avait déjà souligné les limites du genre et souhaité que, dans une biographie définitive,

l'éventail des sources utilisées soit plus diversifié. Le travail reste donc à faire.

Denise Robillard
Montréal

* * *

Noël Bélanger, *Mgr Georges Courchesne (1880-1950)*, Rimouski, Archevêché de Rimouski, 2000, 228 p.

M^{gr} Georges Courchesne fut un évêque marquant au Québec : « ceux et celles qui l'ont connu en parlent volontiers comme d'un infatigable gardien de l'orthodoxie doctrinale, d'un farouche défenseur d'une morale rigoureuse, d'un vaillant promoteur des intérêts de son peuple, grâce à une plume généreuse, à une éloquence passionnée où pointent parfois des accents de violence et des traits d'un humour corrosif » (p. 3). Il est même devenu un personnage de théâtre dans une pièce dramatique.

Cinquante ans ont passé depuis la mort de cet homme de grande envergure. Il eut aussi bien des admirateurs que des détracteurs. Tracer une biographie juste de ce premier archevêque rimouskois demandait de faire le partage entre légende, mythe et histoire. Noël Bélanger me semble avoir relevé ce défi avec intelligence et sobriété. Grâce à un travail approfondi dans une documentation de première main, l'historien fait le point sur ce personnage admiré et controversé. Neuf chapitres retracent les étapes majeures de sa vie et présentent les volets principaux de ses interventions pédagogiques, intellectuelles, morales et sociales. Cette histoire toute en nuances laisse cependant, impénétrables peut-être, quelques zones d'ombre et de secret.

Sept pages (5-11) et quelques photos suffisent à évoquer la première étape du parcours. Naissance et enfance au Chenal Tardif de Saint-Thomas-de-Pierreville, « plat pays » nicolétain et milieu rural des plus authentiques, marquent le futur pasteur, qui puisera en ce lieu d'enracinement profond bien des comparaisons et explications. Le milieu familial particulier du jeune Georges imprègne aussi sa personnalité. Initié très jeune à la lecture par une tante, il développe la passion de connaître par l'écrit. Les livres sont ses premiers amis, ils resteront souvent ses meilleurs « compagnons de route ». Le bagage intellectuel acquis dans les livres lui donne une large avance sur ses confrères dans ses études classiques, puis théologiques, au séminaire de Nicolet. Il est ordonné prêtre le 10 juillet 1904.

Le dossier étudiant de l'abbé Georges Courchesne lui ouvre une carrière d'enseignant. Le second chapitre du volume montre qu'il y œuvre toute sa vie avec la conviction d'y exercer un véritable apostolat. Liens et contacts